

STUPIDE EXIL

NOURS MALOSO

1

Le vent soufflait fort ce soir, s'engouffrant sournoisement sous la porte. J'étais enroulé dans mon duvet, tapi sous toutes mes couvertures, tournant fébrilement les pages de mon journal démarré peu avant mon départ.



Jour 1 : Je me sens tellement vide. Ils vont tous croire à un pétage de plombs, ou que je me suis enfui avec une demoiselle plus jeune ! Même si ça ressemble à un coup de sang, cette idée me trotte dans la tête depuis trop longtemps. Un ras-le-bol général. Je suis seul... entouré mais seul. Je vais tout laisser : femme, famille, amis, boulot. Je choisis lâchement la fuite pour « m'accorder une dernière chance ». C'est ça ou me faire un ultime sourire dans la gorge.

Jour 2 : Christiana, Christiana, Christiana... j'arrive pas à savoir comment on en est arrivé là. Tu es exemplaire et pourtant... je ne peux plus te supporter ! Je m'apprête à t'abandonner, sans un bruit. Sans que tu aies la moindre opportunité de t'expliquer, de me raisonner... Ça serait tellement facile de me construire une vie en parallèle avec maîtresse, restaurant et parties de jambes en l'air ! Ça m'aiderait à fermer les yeux sur cette abîme qui nous sépare...

Jour 3 : Je viens de claquer mes économies sur un site survivaliste, histoire de me donner deux-trois semaines avant de crever de faim ! J'ai commencé à scruter les cartes, cherchant un lieu où finir ma vie tranquille. Je veux un pays vaste et sauvage, où les gens seront trop occupés à survivre pour me faire chier. Un endroit paumé, crasseux, dépouillé... un peu comme moi quoi !



Jour 15 : Une forêt de bois noirs étendue au pied d'une immense montagne a finalement eu raison de moi. Billet d'avion aller simple acheté, je pars sans grand chose finalement : des vivres, des couvertures, des fringues, une trousse de premiers secours, un kit de survie et des outils, une carte à l'échelle 1/10 000^{ème} et un peu de lecture. De quoi me créer une nouvelle vie, simple et intense.

Jour 18 : J'arrive en terre d'exil après un long vol, ponctué de trois escales où je n'ai jamais pu sortir des aéroports, coincé entre les touristes bedonnants et les encravatés. Et pour finir en beauté, sept heures de bus sur des routes tellement foireuses qu'il m'a été impossible de fermer l'oeil de la nuit ! Note à moi-même : ton anglais est vraiment merdique !

Doucement, le jour se lève. Je viens de payer deux hommes du village voisin pour qu'ils m'aident à porter tout mon barda jusqu'à trouver mon nouveau chez moi. Ils ne sont pas très causants mais je pense qu'ils feront le taff sans rechigner.

Un peu plus de deux heures que nous nous enfonçons dans la forêt. Elle est si dense et les arbres si démesurés que parfois, leurs cimes coupent la lumière du jour pendant plusieurs centaines de mètres. L'air est froid, le sol humide, l'atmosphère pesante. Ce n'est pas des plus accueillant mais au moins ça m'assure que personne ne viendra me déranger ici.

Sur mes ordres, nous avons quitté le sentier. Hache dans une main et carte dans l'autre, j'ai ouvert un étroit chemin à travers les troncs et leurs sombres écorces. Bien au chaud au fond de mon canapé, j'avais repéré avant de partir ce qui semble être une clairière, sorte de respiration dans cet amas végétal. Une photo satellite m'a montré qu'un rectangle grisâtre y prône. Alors intimement, j'espère tomber sur une maison abandonnée, perdue au milieu de nulle part.

À bout de souffle, la peau suintante comme jamais, nous l'avons finalement trouvée. C'est une bicoque éventrée par le temps ou plus précisément, des pierres amassées sous un reste de charpente. Peut-être l'ancien abri d'un berger ou d'un ermite. La clairière n'est pas vraiment paradisiaque, sans lac d'eau pure à proximité ni de naïades s'y baignant ! Mais du calme, beaucoup de calme. Un vide infini, imperturbable...

À peine arrivés, les porteurs ont jeté mes affaires par terre ! Et avant de faire demi-tour, ils m'ont réclamé un supplément à leurs soldes pour les trois heures de marche hors piste. Plus que de la colère, leurs regards trahissaient une certaine angoisse et de l'incompréhension. Ce qui m'a ôté toute envie de négocier.

Après leur départ, j'ai fait le tour du propriétaire et me suis attelé à dresser un campement de fortune « intra-muros », histoire de dormir au sec. Puis l'organisation a rapidement cédé la place à la débâcle ! Ici, chaque chose a une

nouvelle couleur, une nouvelle odeur, un nouveau goût ! Je redécouvre le chant des oiseaux, les plantes et leurs formes infinies, les caresses du soleil sur mon visage, le fourmillement de la terre... et les joies de vivre à poil ! Mon corps, que je trouve habituellement gras et informe, se fond indifféremment dans cette nature sauvage. Plus de jugement, plus de pression, plus d'obligation. Ne plus devoir rendre de compte, à personne. Aucun interdit ! Les chaînes de mon auto-censure éclatent, entraînant avec elles tous les cris contenus pendant des années. Colère, tristesse, peur, déception... Tout sort en vrac ! Et je mégosille à m'en exploser les tympan. En réponse, le silence inébranlable de la forêt fait écho.



Jour 27 : Il faut se rendre à l'évidence, le stock de vivres commence à diminuer significativement. De toute façon, cette orgie de plats déshydratés et de mauvais vins ne pourra pas durer éternellement, il est temps de voir un peu plus loin. Je ne veux pas donner raison à cette masse pantouflarde et rentrer chez moi trois mois plus tard, fauché, l'échine courbée et la queue entre les jambes, avec le regret d'avoir osé vivre. Je ne veux pas qu'un psy de seconde zone conclue à un énième burn-out. Je ne veux pas de cette camisole chimique qui m'attend si je reviens dans le monde des vivants. Tout ça serait pire que la mort. J'ai enfin réussi à me foutre un coup de pied au cul, je ne peux plus faire marche arrière. Pour moi, et pour le peu d'estime qu'il me reste.

Jour 28 : À l'aide des bouquins achetés avant de partir, j'ai commencé à organiser mon quotidien en découvrant ce que cette forêt peut m'offrir. Mes lectures en diagonale m'ont appris une chose : le point crucial de la survie est l'hygiène. Sans hygiène, une maladie bénigne ou une indigestion dégénère rapidement, le microbe s'installe, puis l'infection. Et il ne reste plus qu'à creuser une fosse pour le macchabée ! Assainir cet endroit et trouver un cours d'eau seront donc les réelles premières étapes de ma survie.



Jour 52 : Ces jours-ci, je pense beaucoup à Christiana... Je l'ai vraiment laissé tomber comme une merde ! Elle a dû rentrer du taff, m'a attendu pour manger, et en regardant les pâtes refroidir dans mon assiette, elle a compris. Elle s'est agitée en appelant mon bureau, mes amis, les hôpitaux, le commissariat... Mais au fond, elle devait déjà savoir qu'elle ne me reverrait plus.

Puis elle a trouvé ma bafouille écrite au dos d'une facture : Quatre lignes pour mettre un terme à plus de seize années de vie commune ! Incompréhension, dégoût, frustration, colère, furie... Elle est d'un tempérament plutôt calme, mais jusqu'à un certain point ! Elle a dû ravager toute la maison, mettre le feu à toutes mes affaires ! Envisager tous les scénarios imaginables, et tirer un trait dessus. Tirer un trait sur tout ce que nous avons vécu. Tirer un trait sur tous ses projets avec moi. C'est ce qu'elle faisait quand elle n'arrivait pas à résoudre quelque chose : elle en faisait une abstraction totale. J'espère qu'elle restera sur cette note haineuse et qu'elle ne commencera pas à sombrer dans la culpabilité. Mais c'est pas son genre, elle trouvera bien un moyen de voir quelque chose de positif là-dedans !

Jour 53 : Quel lâche ! Je m'en veux tellement d'avoir fait ça comme ça. Certes c'était nécessaire mais avec le recul, je commence à douter de ce qui m'a véritablement poussé à franchir le pas. Comme d'habitude, le travail glissait sans accroc. Et comme d'habitude, Christiana croquait la vie à pleines dents ! Alors pourquoi je n'ai pas continué à flâner dans mes rêves et mes fantasmes d'aventure ? Cette impulsion, ça ne me ressemble pas. Peut-être qu'au final, malgré toutes ces années à vivre avec moi-même, je ne me connais toujours pas ?



Jour 55 : COINCÉ. Je crois que ce mot résume très bien le ressenti de mes dernières années. Coincé dans cette vie si agréable, si facile. Coincé dans ce bonheur que je n'arrivais pas à apprécier. Coincé auprès de Christiana... J'adorais cette femme, mais la voir toute pimpante m'horripilait de plus en plus. Son job de DRH lui plaisait, elle avait des collègues et des amis qu'elle appréciait, elle faisait de la natation, du yoga... Toujours fidèle à cette mine enjouée, heureuse de vivre.

Alors que moi, je portais des fardeaux qui ne m'appartenaient même pas... Cet obscurantisme miséreux entretenu par nos dirigeants, ces mensonges omniprésents, cette course au chaos... Comment faisait-elle pour s'en foutre à ce point ? Comment était-il possible que ça ne l'affecte pas ? Et ce n'était pas son ignorance qui la préservait ! J'ai tenté de gratter, voir si ce sourire n'était pas qu'une fine couche de vernis... mais rien à faire ! À chaque piège que je lui tendais, à chaque sujet houleux, elle arrivait toujours à s'en sortir par une pirouette pleine d'insouciance. Elle avait compris quelque chose qui m'échappait, et chaque mimique optimiste était devenue un affront ! J'étais coincé avec la personne la plus joviale que je connaisse et ça me faisait un mal fou !

Jour 56 : D'avoir couché tout ça sur papier m'a fait énormément de bien. Mettre des mots sur quelque chose d'ancré en moi depuis longtemps. On aurait pu en parler avec Christiana en long, en large et en travers, mais ça n'aurait rien changé. Il fallait que je parte, je ne pouvais plus supporter son bonheur. Et je ne me voyais pas lui demander d'être moins heureuse ! La séparation était inévitable.

Mais pourquoi fuir comme ça ? Pourquoi ne pas avoir juste déménagé ? J'ai tout laissé. Mais dans ce tout, il y avait sûrement de bonnes choses ! Cette séparation aurait pu surprendre mes proches mais avec le temps, ils auraient fini par s'habituer. Alors pourquoi suis-je parti si loin ?

Jour 58 : J'en viens à croire qu'elle est restée avec moi juste par pitié... Cette pensée me rend triste, mais c'est plus fort que moi. J'ai beau retourner le problème dans tous les sens, j'ai du mal à comprendre comment une fille comme elle a voulu faire sa vie avec un mec comme moi ?



Brusquement, le vent me sortit la tête du journal en apportant à mes oreilles un bruit sauvage : le rut d'un ours ! Dehors, un mâle hurlait son amour à mort ! Plutôt inattendu à cette période de l'année...



Jour 99 : Les premiers mois ont été mouvementés. En suivant un guide plutôt mal traduit, j'ai réussi à rafistoler la baraque. Bricolage grossier mais fonctionnel : des poteaux en bois enfoncés dans le sol renforcent la structure, et un enduit à base de boue argileuse colmate les brèches des anciens murs. La charpente a plutôt bien vieilli, si bien que je me suis contenté de refaire la toiture avec un tressage de feuillage, à renouveler chaque été. J'ai un coin couchage, un coin stockage et un coin cuisine avec une table bancale et une cheminée. Une seule pièce, rudimentaire, mais rien que pour moi.

À cette grande entreprise se sont greffés les premiers contacts avec la faune et la flore avoisinantes. Il s'avère que malgré tous mes efforts, je suis un bien piètre chasseur ! Je me résous donc à me contenter de la cueillette et développer mes compétences en agriculture. Et m'estimer heureux quand je tombe sur un piau ou une autre bestiole fraîchement crevée !



Jour 173 : Le fantôme de Christiana me hante. En relisant ce que j'ai écrit avant de partir, j'ai l'impression que j'étais au pied du mur... Mais de quel mur ? Et elle, est-ce qu'elle percevait cette frontière ? Ce n'est pas plutôt moi qui m'étais isolé en construisant cette muraille, brique après brique ? Mais pour me protéger de quoi ? De qui ?



Jour 295 : Un rythme épicurien se met naturellement en place. Mes journées sont bien remplies, entre excursions, expériences, contemplations... Je travaille à un avenir prospère, en exploitant au maximum les richesses de la forêt et en apprenant à vivre au gré des saisons.



Je viens de célébrer ma première année de déconnexion/reconnexion près de la cheminée. Au menu : un rongeur à la cuisson approximative et la dernière bouteille de vin gardée pour l'occasion. J'ai passé une bonne partie de la soirée à imbiber ma carcasse et à tirer toutes mes fusées de détresse dans le feu ! Pour marquer le coup, et aussi pour m'empêcher définitivement de faire marche arrière. Outre mes souvenirs, ces fusées étaient les dernières choses qui m'agrippaient encore à mon ancienne vie.

Et aujourd'hui lendemain de cette orgie ridicule, j'arrête de compter les jours qui m'éloignent de mon passé.



Longs et sans pitié, les hivers sont redoutables. Je mange peu, par manque de provision et par peur de me risquer à l'extérieur. Ma cabane est solide et viable, mais bricolée dans une euphorie innocente qui la rend précaire. Je passe le plus clair de mon temps à relire les quelques livres que j'ai amené. Je parfaits mes connaissances en botanique et astuces de survie, et m'immerge dans des romans dont je connais déjà la fin ! Je planifie combien de temps je peux survivre à ce rythme là et fais l'inventaire de mes stocks, jusqu'à compter les allumettes qu'il me reste !

Et bien souvent dans cette routine emmurée, je me torture l'esprit avec des

souvenirs passés. Je suis en proie au doute, à l'angoisse d'avoir fait le mauvais choix et la peur de périr sans avoir réellement trouvé ce que je suis venu chercher. Lorsque mon esprit vagabonde ainsi, j'ai tendance à oublier l'état critique qui m'a amené jusqu'ici. La mémoire est tellement joueuse...

L'hiver passé, tous mes soucis s'envolent et je retrouve l'agréable sensation d'habiter à nouveau mon corps. Sensation à chaque fois différente, comme une renaissance. Je respire à pleins poumons, je prends des risques lors d'expéditions périlleuses, je me rassasie de découvertes anodines. Je touche du doigt ce qui me semble être le bonheur. Bref, je suis en vie et vivant.



Cette lecture ravivait en pagaille des souvenirs enfouis depuis longtemps... Ça n'allait pas m'aider à dormir! Le vent soufflait fort ce soir. C'était un de ces vents froids qui rappelaient que l'été était déjà loin et prévenaient que l'hiver à venir serait rude.

2

Je tournais dans mon couchage depuis un moment sans réussir à dormir. Morphée me boudait à cause d'une entorse à la cheville négligée. Avançant dans le brouillard humide, je m'étais laissé surprendre par une pente rendue trop glissante par un givre précoce ! La douleur m'élançait régulièrement, tambourinant dans mon crâne et raidissant tout mon corps. Ça faisait plusieurs jours que je comatais, entre rêve éveillé et demi sommeil, guidé par une fatigue lancinante et quelque peu opprimente. À côté de moi, mon journal me narguait et m'invitait à replonger dans les vestiges de ma mémoire.



J'occupe méthodiquement mon temps libre entre cuisine expérimentale et longues balades. Et même si ma nouvelle vie est beaucoup plus savoureuse, j'ai toujours cette appréhension de mourir connement en tombant dans une crevasse, ou éventré par une ourse apeurée. C'est sûr, cet isolement m'est salutaire. Mais il est impensable que je puisse sombrer dans une douce folie, et que l'on me retrouve en train de me manger les mains ou de me chier dessus, sans savoir comment je m'appelle. Il faut que l'on sache qui je suis, d'où je viens, et le choix que j'ai fait.

Alors pour contrecarrer à cette angoisse, je me suis tourné vers l'écriture. Je mets un point d'honneur à continuer ce journal de bord. Ce fil infime me retient à mon histoire, et malgré tous les remous qu'elle comporte, il est important pour moi de ne pas oublier.

Récemment, je me suis mis à écrire plus spontanément, plus régulièrement. Des textes courts, sorte de poésie suintante et dégueulante ! C'est cru, sans rond de jambe, avec une pointe d'auto-dérision ! ça parle de tout, de rien, de la laideur du monde et de sa beauté, de moi et des autres... Et de la nature qui m'entoure. Ça me permet de dompter cette forêt humide, de lui donner une autre dimension. C'est pas sensationnel, mais pas dégueulasse non plus. Et ça me fait un bien fou !



Un bruit inhabituel me fit sursauter. Un son différent, terriblement différent ! Depuis que j'étais ici, j'avais entendu les cris de toutes sortes de bestioles, mais là, c'était autre chose... Comme le soupir lugubre et glaireux d'une bête que l'on venait d'égorger...

J'avais peur que la fièvre me fasse dérailler, mais j'étais trop fatigué pour m'atteler à la concoction d'un somnifère. Je décidai donc de croire aux courants d'air qui m'avaient joué un mauvais tour. Saloperie de vent, ta froideur finira par me geler le cerveau !



Depuis ce matin, je ne pense qu'à Christiana. Que penserait-elle de moi si elle me voyait ainsi, seul au milieu de rien ?! Qu'est-elle devenue ? Est-elle toujours aussi belle ? A-t-elle rencontré quelqu'un depuis tout ce temps ? Est-ce qu'elle s'envoie en l'air avec lui ? Est-elle encore plus heureuse ? Et son enfant tant désiré, elle l'a eu finalement ?

Nous, nous n'avons pas eu de gosse ensemble. Non pas que je n'en voulais pas, mais naître à notre époque me paraît la pire des punitions. Ça, c'est la version officielle. Car au fond, j'avais tellement peu d'estime pour moi-même qu'il m'était impossible de m'imaginer comme père. Je n'ai jamais réussi à surmonter cette angoisse, malgré les « attaques » répétées de Christiana. Horloge biologique qu'elle me disait !

Mais Christiana, c'est le genre de femme que le temps ne semble pas affecter. Même après seize années de vie commune, la voir déambuler nue dans les couloirs de notre maison me remplissait de la même chaleur qu'à nos premiers ébats. Elle a une belle âme, c'est ça qui la rend éternelle. Quelque part, j'avais la sensation qu'elle rayonnait sur le gouffre qui m'habitait...

Mais ce gouffre a eu raison de moi, de nous.



Les râles reprirent. Une fois, deux fois, trois fois... sans jamais s'arrêter, à intervalles réguliers. C'était bien réel ! J'étais tétanisé ! Inconsciemment, j'envisageais d'où pouvaient venir ces bruits. Des visions incontrôlables envahissaient ma tête.

Tous les animaux que j'avais croisés mutaient entre eux de manière improbable, laissant la place à des chimères dégoulinantes et fumantes, les orbites creusées par la haine. Ce troupeau monstrueux avançait en détruisant tout sur son passage et en vociférant sa rage jusqu'à en crever.

Une vision me crispa : je venais de me voir à poil, à quatre pattes les mains dans la boue, à brailler et cracher du sang en cherchant mes yeux pour les remettre à leurs places !

L'espace d'un instant, j'imaginai mourir ce soir. Mon glas retentissait, comme le dernier souffle provenant du fin fond de mon gouffre intérieur. Le signal pour que je sorte dehors livrer ma dernière bataille et abandonner mon âme à qui de droit. Ma vie se terminait ainsi, sans avoir été particulièrement exceptionnelle. J'avais connu le désarroi le plus intime et le bonheur le plus brut, le flirt suicidaire et la passion inaltérable... une vie en grand écart. Il était temps que tout cela finisse.

Putain ! C'était surtout cette fièvre qui me faisait partir en vrille !



Le silence de la nuit était altéré toutes les deux-trois minutes. À chaque pause, j'aspirais à la fin de ce calvaire. Et chaque nouvel hurlement s'empresait de dissiper cet espoir. Je m'affairais dans ma tanière pour essayer de m'occuper l'esprit. Clopincloquant et le plus bruyant possible pour couvrir ce qui se tramait dehors, je passais du lit à la cheminée, de la cheminée à la table, de la table à un énième inventaire. Ce n'était pas vraiment convaincant mais après deux heures à tergiverser, je n'avais toujours pas osé m'aventurer à l'extérieur.

Les cris me surprenaient toujours. Mais le rythme quasi-militaire avait cédé la place à une anarchie sonore aux limites du grotesque. En espérant que l'aube fasse taire toute cette agitation, je me décidais enfin à m'occuper de cette entorse et me préparer une mixture à base de lavande. Je la savais efficace car dernièrement, elle avait fait ses preuves en calmant une rage de dent.



Assis à ma table face à l'unique fenêtre, je scrutais le noir opaque de la nuit en buvant mon remède religieusement. Battant la mesure de mon insomnie, les plaintes ne cessaient pas. Mais je commençais à m'y habituer.

Je ne savais pas ce qu'il se passait réellement, mais je sentais ma tourmente prendre fin. La fièvre s'estompait et les hallucinations avec. Ce n'était pas cette nuit que j'allais crever. Nostalgiquement, je repensais à Christiana, sans vraiment savoir pourquoi. Je l'imaginais nue, prenant ma jambe sur ses genoux pour me masser la cheville, sa lourde poitrine penchée sur moi. Rien qu'à cette idée, j'avais déjà moins mal.

3

Journal d'un exilé.

Je suis architecte. Je me suis retrouvé là-dedans par hasard, en tâtonnant. Pauvre par des études à rallonge, j'ai tenté l'ultime compromis entre les sciences où j'excelle et les arts que je fantasme. Ce choix aurait pu être idéal s'il n'avait pas été fait en oubliant sa principale composante : moi.

Ma mission est de dessiner des maisons familiales et des cocons propices à la « copulation et procréation » pour jeunes couples. J'ai passé ma carrière à spéculer sur ce qui est le plus agréable et confortable à vivre. Une sorte d'empathie faite de verre et de béton... Quel job de merde !

•••

Les yeux dans le vague, je ruminais en me maudissant d'avoir arrêté d'écrire : ces quelques lignes d'introduction à mon carnet de bord étaient criantes de vérité alors qu'aujourd'hui, tout ça me paraissait si flou. Je n'arrivais même plus à me rappeler le prénom de mes collègues...

Ça devait faire quatre ou cinq nuits que les cris revenaient fidèlement. Sans m'en rendre compte, mon corps commençait à prendre le rythme de cette cacophonie : je tentais de dormir la journée, me réveillais en fin d'après-midi et restais éveillé jusqu'à tomber de fatigue au petit matin.

Visiblement, la première soirée avait été un tour de chauffe car depuis, ça n'arrêtait plus. C'était un flot constant de grincements, de gémissements, de trucs qu'on étriipe, de liquide en ébullition, d'incantations murmurées et incompréhensibles. Même en écoutant avec attention, j'étais incapable de discerner d'où venait les sons, s'ils étaient humains ou animaux... Il n'y avait des pauses que rarement, et le silence se faisait encore plus effrayant que tout le reste. J'avais mis de côté mon esprit rationnel, et les jeux fantasques sur les créatures à l'origine de ces bruits avaient laissé la place à une psychose me grignotant chaque soir un peu plus.



Ma cheville ne désenflait pas, et la douleur qui tonnait dans ma tête m'empêchait de me reposer réellement. Mon stock de provisions diminuait à vue d'œil. Avant que le soleil ne se recouche, je me hâtai dehors pour chercher de quoi survivre jusqu'au lendemain. À cette période hivernale, il fallait se contenter de mousses et d'écorces. J'étais épuisé, usé de l'intérieur. Même pendant les périodes difficiles de ma vie, je m'étais rarement senti aussi faible. J'étais content de ne pas avoir de miroir, je m'y serais vu mort.

Hier soir, j'étais sur le fil. Après avoir tenté en vain de me fabriquer des bouchons pour les oreilles, j'avais envisagé de me trancher la gorge : un coup net, précis, profond... La lâcheté m'avait épargné. Et quelques seaux de larmes plus tard, je m'étais résigné à faire mon paquetage pour quitter cette forêt... mais m'étais endormi avant de le terminer !



Les nerfs à vif et l'estomac rempli de maigres victuailles, j'attendais. Je savais que l'obscurité complète annoncerait le début des hostilités. Ça reprendrait de plus belle et ma panique augmenterait encore d'un cran. Et même si la peur transpirait par tous les pores de ma peau, j'étais décidé. Mon sac était rempli du strict minimum, à savoir ce qu'il me restait de vivres et ma trousse de premiers secours. Ayant gaspillé toutes les cartouches de mon fusil depuis longtemps, j'avais affûté pendant un long moment ma hache, seule arme qu'il me restait. J'attendais, les yeux rivés sur le foyer de la cheminée.

Mon journal restait un mystère : je ne me reconnaissais plus dans tous ces questionnements... et cette vie me paraissait tellement loin ! Mais à vrai dire, mon esprit était concentré sur autre chose : ce soir, au premier grognement, braillement ou aboiement, je m'enfoncerai dans la forêt. Toujours tout droit, jusqu'à trouver. Trouver quelque chose. Trouver l'origine de tout ce chaos et dans le meilleur des cas une échappatoire à ce supplice. Ce soir, j'affronterai l'horreur.



Alors que le carnage tonitruant recommençait, je pris un crayon pour griffonner quelques lignes à la suite de mon journal. Je racontai brièvement les dernières nuits, pourquoi j'allais me risquer dehors et peut-être mourir ce soir. C'était l'apothéose d'une vie en dents de scie. Et sans vraiment me surprendre, les derniers mots

clamaient mon éternel amour à Christiana.

Carnet en poche, je m'harnachai de mon barda. Ma hache dans une main et une torche improvisée dans l'autre, je quittais ce cher refuge, lui qui avait été mon cocon pendant ces années.

Dehors, la tempête. Sous les bourrasques, la cime des arbres courbait sans jamais rompre. Les hurlements jaillissaient de toute part, chuchotant près de moi et beuglant au loin. Je fis plusieurs fois le tour de la bicoque en boitant, mais quelque soit la direction que je voulais prendre, le vent me soufflait violemment à la gueule, comme pour m'inciter à rester cloîtré chez moi. Affolée, ma boussole n'arrivait plus à pointer le nord. Je me résolus néanmoins à m'engouffrer dans l'immense forêt.

4

Les premiers mètres furent les plus difficiles, l'hésitation et la peur me poussant souvent à me retourner. Mais quand mon doux foyer fut hors de vue, tout me parut plus simple. Il était temps de se retrouver, assumer ce choix et aller de l'avant. Pourtant conscient que ça ressemblait plus au chemin du condamné à mort qu'à une promenade de santé, j'avancais déterminé.

Ma torche m'abandonna rapidement, me laissant seul face aux immondices que j'allais débusquer. Ma cheville s'échauffait lentement et la douleur s'atténuait, me permettant de marcher plus vite. Malgré l'humidité, une odeur rance émanait de la terre. Imbibé d'une eau glaciale, je sentais le sol transpercer peu à peu mes chaussures. Un brouillard opaque m'enveloppait, rendant la progression plus qu'aléatoire. Les arbres s'entortillaient les uns aux autres, et me suivaient en dévisageant chacun de mes pas. Le chemin cherchait à me perdre en tournant sur lui-même, s'interrompait brusquement puis reprenait quelques mètres plus loin. Je ne situais plus bien la lune, mais elle éclairait timidement devant moi en projetant des ombres fantasmagoriques à mes pieds. Je connaissais sur le bout des doigts les environs et pourtant, plus rien ne m'était familier.



Ça faisait plusieurs heures que j'avais quitté le refuge. J'étais en nage, complètement perdu. Les pages de mon journal macéraient dans ma tête. J'essayais de me rappeler mon ancienne vie en me demandant pourquoi je n'avais pas réussi à me contenter de ce confort prémâché. Pourquoi je n'avais pas été comme toute cette populace qui se ramollit à coup de faits-divers explosifs, de sous-culture et de consommation téléguidée. Pourquoi je n'avais pas voulu être chair à canon ou vache à lait. Pourquoi je n'avais pas accepté de m'endormir sagement au milieu du troupeau, en attendant la retraite et la mort qui va avec... Qu'est-ce que j'étais en train de foutre bordel, à poursuivre ces démons?! Chaque pas me rapprochait de la fin, c'était certain!



Christiana... J'avais toujours eu de l'admiration pour cette femme. Et l'équilibre

qu'elle avait trouvé, en ayant une existence moins douloureuse que la mienne. Je l'avais toujours vu se respecter, croire en ses convictions et partager avec les autres. J'avais beaucoup appris à ses côtés, par sa manière de se satisfaire de plaisirs simples.

Je ne savais pas si je l'avais correctement chérie, si je lui avais apporté ce qu'elle désirait ou si elle ne comptait que sur elle-même... Mais je l'avais toujours aimé. Je repensais à ces après-midis tièdes que nous passions enlacés l'un dans l'autre. Ces instants où nous mettions nos vies respectives entre parenthèses pour nous consacrer à nous, rien qu'à nous. Même si au fil des années ces moments étaient devenus plus rares, j'adorais toujours autant sentir son corps frémir sous mes mains, perdre mon visage dans le creux de ses courbes, goûter encore une fois au sucre de sa peau.

Et j'avais mis un terme à tout ça...



Au gré de ma déambulation, les grognements s'intensifiaient. C'était un bordel détonnant, comme une chorale de clébards sous acide. Et même s'ils venaient de nulle part, les rugissements semblaient m'orienter. Côte à côte, la gueule grande ouverte, les chiens se dressaient en un mur hermétique et créaient une sorte de couloir oppressant et inconfortable. Quelques branches crevaient les parois de ce tunnel, pareilles à des griffes cherchant à me happer dans la profondeur du bois.

Slalomant entre les troncs distordus, un chemin se redessina peu à peu. Des cris toujours plus atroces bourdonnaient dans mes tympans, m'empêchant de trop penser et me poussant à avancer. Je me fondais dans le néant sans savoir où j'allais vraiment, mais je préférais fuir tout droit que de surprendre l'agitation qui m'entourait.



Des voix plus douces s'aventurèrent à mes oreilles. Des voix de femmes, empreintes d'érotisme. Des succubes aux parfums enivrants, me susurrant délices et voluptés. Allongées et dénudées, leurs chairs se languissaient de mon absence. Christiana, c'est toi qui m'appelle ?

Puis les murmures mutèrent en quelque chose d'inhumain, ressemblant plutôt à des écorchures qu'à des caresses, à un envoûtement qu'à un appel. Tortueuses, les

voix creusaient et fouillaient dans les tréfonds de ma carcasse pour parler directement à mon âme tourmentée...



Je fis une énième halte pour reprendre mon souffle. Les gémissements s'apaisèrent pour me laisser respirer. Le temps semblait suspendu. Malgré les migraines qui tambourinaient mon crâne, tout était limpide. Je pouvais ressentir le calme impérial de la forêt, le souffle du vent caressant chaque branche de chaque arbre, l'infiltration des gouttes d'eau dans le sol, la course du moindre insecte. Toute cette vie grouillait silencieusement autour de moi, en moi. Je comprenais notre planète, sa souffrance, sa colère, son amertume. L'espace d'un instant je me sentis bien, apaisé.

Puis les sirènes recommencèrent à fredonner leurs chants gutturaux. Et comme le marin trop faible pour s'arracher les oreilles, je repris ma route.

5

Je ne boitais plus, mon allure se faisait plus sûre, plus rythmée. Je suivais une lueur verdâtre sans qu'un pas ne m'en rapproche plus qu'un autre. Vacillante par moment sans jamais s'éteindre complètement, elle découpait des silhouettes biscornues dans les arbres. Le croassement lugubre de corbeaux s'étaient ajoutés au vacarme incessant. Je ne savais pas si c'était la fatigue ou l'accoutumance, mais cette torpeur semblait harmoniser les cris. Je me persuadais que ces gémissements étaient finalement les miens, l'expression de mes non-dits, un exorcisme sans retenue. Je n'étais plus l'étranger à faire fuir ou le danger à exterminer : j'étais devenu le chef de cette bruyante armée et ensemble, nous n'étions qu'une seule et même force s'en allant affronter notre destinée.



J'arrivai enfin dans la clairière d'où semblait provenir cette lumière blafarde. Caché derrière un arbre, j'observais ce qui m'entourait. Le ciel s'était transformé en un théâtre morbide : des nuages de plus en plus sombres s'accumulaient et des oiseaux s'agitaient en une danse circulaire. Au-dessous, un immense feu. Une odeur nauséabonde s'échappait du foyer, comme s'il avait été nourri par quelque chose de vivant. Et malgré ses flammes gigantesques, tout autour de lui restait humide. L'atmosphère était poisseuse, certains arbres pourrissaient et gouttaient de branche en branche. Mes pieds s'enlisaient dans le sol boueux, m'obligeant à rester vigilant par peur de me faire engloutir.

Avec effroi, je constatai que mon armée de chiens fous était redevenue la meute bordélique des premières nuits.



Mes yeux s'adaptant, je distinguais maintenant une silhouette s'agiter autour du brasier. Je voulais tant que ce soit un être humain. Je pourrais aller à sa rencontre, me rassurer, tenter de communiquer, pleurer, rire... et au pire, me servir de ma hache ! Mais à ma plus grande détresse, identifier ce que je voyais était impossible. Cette chose semblait bel et bien avoir deux jambes sur lesquelles elle se tenait, mais ses contours vibraient au rythme des flammes. Elle était floue et amorphe,

et en même temps, vivante et explosive. Ses gestes étaient lents et dégoulinants, pour l'instant d'après être nerveux et hystériques.

La peur transpirait par tous mes orifices. Mon coeur battait à m'en exploser les côtes, mes oreilles sifflaient et des résidus criards martelaient ma tête : mes angoisses étaient intactes, comme à la première nuit de ce cauchemar.



Je l'observais errer autour du feu sans réel but, changer de forme sans qu'une ne ressemble à la précédente. À la fois masse obèse et corps décharné. Spectre et ramassis d'organes. Monstre et douceur. Fantasma et hantise... C'était « ça » qui était à l'origine de toute cette effervescence. C'était cette chose informe qui m'avait torturé pendant toutes ces nuits. Par mégarde, je m'étais installé sur son territoire et elle avait envoyé ses démons m'en chasser et m'exterminer. Elle était souveraine et tous lui obéissaient : le vent, les bêtes, les flammes, les arbres, les pierres, les insectes... Avec ma hache ridicule, je ne faisais pas le poids !

Brusquement, la chose informe se figea en une agglutination de tout et de rien. Christiana venait de se matérialiser devant moi. Le ciel devint moins menaçant, les flammes plus raisonnables, l'atmosphère moins sinistre. Tout était calme, tout était silence.

Puis elle disparût.



Planqué dans la pénombre, je retenais ma respiration en essayant de disparaître sous l'écorce de l'arbre qui me cachait. Je sentais ma vie ne tenir qu'à un fil. Et ce fil était de plus en plus fragile. Ça ne pouvait pas être Christiana. C'était insensé, cette chose informe se jouait de moi ! À tout moment, elle pouvait surgir de n'importe où pour séparer ma tête de mon corps, ou la mettre à la place de mon cul et me forcer à chier par la bouche ! Ou encore me débiter en pleins de petits bouts pour devenir le charbon qui alimenterait sa fournaise carnassière.

Mais rien n'arrivait. J'étais à nouveau seul, tétanisé. J'ai pensé cent fois à la vie que j'aurais pu avoir avec la femme que j'aurais pu continuer d'aimer... Deux cents fois, j'ai regretté d'être là et d'avoir choisi ce stupide exil.

6

Ce qui semble être un ours flotte maintenant au dessus du feu. Il se débat avec quelque chose d'invisible. Sûrement l'informe.

Crac! Sa nuque vient de rompre d'un coup sec. Les os perforent la trachée et l'ours se met à dégueuler abondamment par la plaie. Ce n'est pas du sang, mais une sorte de liquide visqueux et noir. Une bile brûlante et intense, qui se répand partout sur le sol.

Je me pisse dessus, ultime abandon. Mon esprit renonce et laisse ma bidoche à mon bourreau. Mon tourment prend fin à ce même instant. Malgré les flammes gigantesques et les remous explosifs, je me réapproprie soudainement mon corps : je suis tripe, je suis os. Je suis sang, je suis sueur. Tout autour de moi n'est que chaos et pourtant je me sens entier, vivant, léger, vidé de toute crainte et de toute douleur. Comme à mon arrivée dans cette forêt.



Toujours aucune manifestation de l'informe.

Les clébardes aboient à tue-tête. C'est assourdissant mais c'est eux qui me donnent la force de sortir de ma piètre cachette. Je prends la direction du brasier. La bile noirâtre retient chacun de mes pas mais je suis déterminé à en finir.

Le feu a une toute autre énergie maintenant. Il m'hypnotise et brûle mes rétines. Désinvolte, je me plante en son coeur. Les flammes me chatouillent sans pour autant brûler, tout en consommant mes cheveux. L'informe est là, j'en suis sûr. Peut-être combustible pour chauffer mon squelette, essence ou vapeur d'alcool... Je sais que je vais mourir ce soir. Mais je suis libéré de toutes mes entraves, je n'ai plus peur. Ni d'elle, ni de rien d'autre. Je souris bêtement, prêt à toutes les éventualités. Qu'on en finisse!

Quelque chose de plus chaud vient m'enlacer. C'est elle, celle qui m'a tant persécuté, celle qui a hanté mes nuits, la cause de tous mes maux. Mes os craquent, des lambeaux de chairs crépitent en s'envolant. Les restes de mon corps font face à

un vieil ami, un cauchemar éveillé. Au loin, j'entends des loups hurler à s'en faire saigner les crocs.

Les yeux fondus, je ne vois plus rien. Mais les bouts de mes doigts brûlés peuvent encore discerner quelque chose. L'odeur amère d'une vie écartelée... Le goût éventé de mes viscères... Une résistance... Des plaies ouvertes... Une membrane fragile... Le visage d'un enfant sans vie... Le regard de Christiana...

Les restes de ma peau finissent par disparaître. Mes muscles palpitent et fondent à leur tour. Tout est violence, tout est communion. Tout est vacarme, tout est silence. Tout est légèreté et tout est lourdeur. Tout me déchire et tout me reconstruit. Si c'est ça la mort, alors je veux bien mourir cent fois.

Stupide exil est ma première nouvelle, écrite durant l'hiver 2015. C'est une période où dès que possible, je reste cloîtré chez moi à boire du thé et écouter le métal de *Year of No Light* et *Bagarre Générale*! Cette histoire disparaît de l'horizon avec l'arrivée du printemps et du soleil.

L'hiver 2016 approche et naturellement, *Stupide exil* refait surface. Immersion, trituration, rumination, évolution... un périple sinueux pour finalement aboutir à ce que vous venez de lire.

J'en profite pour remercier *Églantine*, *Audrey* et *Fred* pour leurs critiques et leurs conseils avisés, cette histoire leur doit beaucoup.



Vous tenez entre vos mains l'un des 100 exemplaires édités à l'aube de l'hiver 2017. La couverture a été sérigraphiée de manière artisanale, avec une variation de teintes sur le motif interne, faisant de chaque exemplaire un objet unique.

..... / 100



Si vous désirez suivre mon travail, rendez-vous sur www.nours-maloso.com

Pour tout commentaire, encouragement ou insulte, vous pouvez m'envoyer un email à contact@nours-maloso.com